

3^{ème} séance : Suffit-il d'un âne pour ruiner toute idée de liberté

Les deux premières séances nous ont enseigné qu'il est possible de concevoir que l'homme ou du moins qu'une partie en lui échappe au déterminisme du monde. Il n'est pas que du monde. Que ce soit par son entendement, sa volonté ou sa conscience, que ce soit en prenant appui sur Dieu ou sur sa mortalité, il est un regard sur le monde et sur lui-même, regard à distance, en face de ses déterminismes. Certes, il peut par exemple avoir envie de telle ou telle chose, de tuer ou de voler, mais il a cette capacité de prendre du recul par rapport à cette envie, de ne plus s'identifier à elle, de la juger et éventuellement d'y renoncer. Voilà pourquoi l'homme doit être dit libre.

Et pourtant, tous les grands penseurs qui ont tenté de défendre ainsi la liberté vont s'échouer sur une difficulté incontournable. Elle s'énonce comme suit : supposons que l'homme soit capable de s'extraire de tout déterminisme, d'être ce regard distancié sur sa vie et son histoire, sur ses contemporains et sur son siècle. Placé sur ce sommet, plus rien ne l'influence, il s'est affranchi de tout déterminisme. On en conclut que si cet homme prend une décision, désormais, puisque plus rien ne l'influence, sa décision ne dépendra que de lui, que de sa liberté. Tachons de prendre au sérieux cette hypothèse. La difficulté saute aux yeux immédiatement : si rien n'influence plus cet homme enfin libre, comment s'y prendra-t-il pour poser un choix ? Ce problème va être énoncé dans la célèbre histoire de l'âne de Buridan.

Cette histoire est attribuée à Jean Buridan, philosophe français (1292 ou 1300 – 1363 ou 1358). Or, fait troublant, aucun texte connu de Buridan ne relate cette histoire. Bien plus, Buridan est connu pour s'opposer à ce type de liberté. Par contre, il connaît admirablement bien Aristote. Or, dans le *De Caelo*, en 296 b., Aristote raconte une histoire qui est en tout point semblable à celle de l'âne.

« Un cheveu (...) est très fortement tendu, mais (...) l'étant de partout d'une manière égale, ne peut plus se rompre jamais ; ou bien encore (...) cet homme qu'on suppose avoir tout ensemble une soif et une faim très vives, mais (...) éprouvant ces deux besoins avec une intensité égale, (s'abstient) également de boire et de manger parce qu'il (est) nécessairement forcé de rester immobile et en repos entre ses deux besoins. »

Il n'est donc pas impossible que Buridan l'ait racontée oralement dans ses cours, en commentant Aristote. Quoi qu'il en soit, de nombreux auteurs postérieurs à Buridan (Montaigne, Leibniz, Spinoza, etc.) évoqueront ce que l'on appelle désormais « l'âne de Buridan ».

Que raconte ce récit ? Un âne se trouve placé à égale distance entre un seau d'eau et un picotin d'avoine. Or, il a pareillement faim et soif. Il veut boire, mais il a faim. Il veut manger, mais il a soif. Il ne sait donc par quoi commencer. Comme ses deux besoins ont la même intensité, ils se neutralisent. Si l'âne était entièrement déterminé, ses besoins s'annulant, il ne pourrait se décider et finirait par mourir de faim et de soif. Or, il va de soi que l'âne ne mourra pas car il se décidera à boire d'abord, ou à manger d'abord. Ainsi, l'âne nous prouverait que nous sommes capables de décider sans raison, indifféremment, sans être motivés par aucune cause.

Or tous les auteurs qui reviendront sur cette petite fable philosophique contesteront la possibilité d'une telle liberté d'indifférence.